

selon moi, à expliquer. L'amœba projette son corps en pseudopodes et, ce faisant, prend d'infinies variétés de formes. Les pseudopodes capturent les aliments. Ils sont fréquemment en contact mutuel. Aussitôt, une double sensation existe; sensation de toucher et d'être touché à la fois. La créature apprend ainsi à associer avec elle-même un certain tact. Elle connaît la sensation du contact extérieur. Elle n'associe pas cette sensation à la nutrition, parce que même si un pseudopode en touche un autre, un corps ne se nourrit pas en s'absorbant. Par suite, lorsque, plus tard, elle vient en contact avec une autre amœba et éprouve des sensations de tact pareilles à celles qu'elle a ressenties en se touchant elle-même, elle reconnaît l'autre créature comme pareille à elle-même et, donc, comme n'étant pas un aliment.

De même, le ver de terre, en se roulant sur lui-même, apprend à connaître le contact de sa propre substance, à distinguer les créatures qui lui sont pareilles des autres; les insectes, par le contact de leurs pattes, de leurs ailes, et surtout de leurs antennes, acquièrent la même connaissance.

Il peut se faire que l'apparente distinction des amœba soit essentiellement physiologique plutôt que psychique. Mais, s'il en est ainsi, du moins les actions qui aboutissent à des phénomènes psychiques, et celles, pareilles, des créatures un peu plus élevées dans l'échelle vitale, sont, évidemment, psychiques. Le seul point sur lequel je désire insister est qu'à n'importe quel stade de l'évolution organique, la connaissance de l'espèce commence dès qu'apparaît une vraie distinction, de quelque genre qu'elle soit. Aucune autre distinction, de signification sociologique, n'a une telle généralité et ceci est la preuve certaine de la vérité de mon assertion que la conscience d'espèce est le fait subjectif primordial dans les phénomènes sociaux.

Même parmi les animaux supérieurs qui peuvent distinguer leur espèce des autres par la vue et l'ouïe, et parmi

l'humanité, le toucher subsiste comme un témoin fondamental que réclame un instinct insurmontable. Les chevaux, les bœufs, les moutons, les chiens complètent leur connaissance en se touchant et se frottant mutuellement. Le baiser, la poignée de main, l'accolade sont des survivances du moyen primitif de faire connaissance parmi les hommes et les femmes. Ils survivent, comme Guyau l'observe avec tant de profondeur, parce que « le toucher est le moyen le plus primitif et le plus sûr de mettre en communication, d'harmoniser, de socialiser deux systèmes nerveux, deux consciences, deux vies », parce qu'il est « par excellence le sens de la vie ». Et Guyau ajoute très justement que le plaisir passionné que trouve la mère à caresser son bébé est plus que cet amour pour cet être fragile avec lequel M. Spencer le confond; c'est plutôt un sentiment de l'harmonie profonde de la chair de cet enfant et de la sienne propre.

Dans la majorité des cas, les impressions de rencontre sont confuses. Celles de ressemblance et de différence sont si mêlées que l'esprit reste incertain sur le degré de similitude et demande une connaissance plus complète. C'est le motif originaire de toutes les communications.

L'expression d'un état conscient, au moyen des attitudes, des mouvements musculaires, est un langage commun aux hommes et aux animaux. En présence d'un semblable, toutes les manifestations physiques de sentiment subissent un changement involontaire, en accord avec l'attitude interne d'agression ou d'accueil. La rapide interprétation de ces changements est le jugement d'espèce à son premier degré. Chez les animaux mieux doués, ce jugement préliminaire est, à la fois, vérifié et corrigé par une communication plus délibérée, plus variée, comme lorsque deux chiens étrangers l'un à l'autre, avant de se battre ou de lier amitié, se regardent, se sentent, se montrent les dents, frémissent et expriment une douzaine peut-être

de sentiments et de convictions par des mouvements de la tête et du cou, de la croupe et de la queue. Une communication canine, voudrais-je dire, a lieu quelquefois, entre des êtres humains. En décrivant une amusante rencontre de deux jeunes garçons des îles Bowditch, M. J. J. Lister dit : « Je vis deux enfants se quereller, ce qui n'est pas rare. On n'en vint pas aux coups. Ils restaient immobiles à quelque distance l'un de l'autre, se regardant du coin de l'œil quelques secondes. Alors un geste de menace d'un côté amenait un mouvement de défiance de l'autre. Un instant d'examen réciproque suivait, devenant de plus en plus long, pendant que les mouvements menaçants devenaient moins énergiques. Enfin, les deux champions prirent chacun une route et ce fut fini. Tout s'était passé dans le plus parfait silence. »

D'ordinaire, cependant, la communication humaine épuise les ressources du langage avant que les bases de l'association soient définitivement établies. Elle implique une comparaison de généalogies, de goûts, de croyances, d'ambition. Nous chérissons l'illusion qui nous fait croire que nous causons parce que nous nous soucions des choses dont nous parlons, tout comme nous chérissons cette illusion, la plus douce de toutes, la croyance en l'art pour l'art. La vérité, c'est que toute expression, par le vulgaire ou par l'artiste, et toute communication, depuis la conversation accidentelle de l'entrée en relations jusqu'aux profondes intimités d'un amour vrai, ont leur source dans la passion élémentaire de se connaître et de se faire connaître mutuellement, de définir la conscience d'espèce.

Lorsque la communication se continue indéfiniment, l'association peut être réputée fondée. L'association implique que la communication a prouvé aux individus en contact qu'ils étaient trop semblables pour essayer de se conquérir réciproquement. Elle n'implique pas que le conflit secondaire qui durera parmi eux sera nécessaire-

ment de nature sympathique. Dans une population d'éléments mixtes, telle que la congrégation en rassemble souvent, la contention est parfois rude, âpre même, pendant une longue période d'assimilation.

C'est le facteur-imitation qui intervient dans le conflit, pour harmoniser et assimiler graduellement. Des modes caractéristiques de la pensée et de l'action sortent de chaque individu, comme les ondes d'un centre d'agitation, et pour une pareille raison. L'ondulation d'un groupe de particules est un choc qui met en mouvement les particules adjacentes. A leur tour, celles-ci en mettent d'autres en mouvement, et l'onde est ainsi propagée jusqu'à ce qu'elle soit neutralisée par une onde de sens contraire ou se combine avec une onde synchronique. De même, tout acte et toute expression sont des stimulants pour des centres nerveux, qui les perçoivent ou les comprennent. A moins que leur action ne soit empêchée par la volonté ou par une stimulation contraire, elles doivent se traduire par des mouvements qui copient plus ou moins fidèlement l'original. Ainsi, un individu en imite nécessairement un autre. Un troisième imite nécessairement l'imitateur, et ainsi de suite jusqu'à ce que la volonté ou une interférence d'imitation termine le processus. Ceci n'arrivera pas, normalement, si l'action imitée est agréable et conduit manifestement à la survivance et au développement. Elle sera alors répétée consciemment et, pendant des milliers d'années, les imitations conscientes peuvent s'étendre à travers des populations qui se chiffrent par millions. La civilisation moderne continue, en l'imitant, celle de la Grèce et de Rome; elle est une imitation importée par Charlemagne dans l'Europe germanique, par Guillaume le Conquérant en Angleterre, par Colomb en Amérique, et qui, actuellement, traverse la Russie et l'Angleterre pour se répandre en Asie, en Australie et en Océanie.

Les ondulations partant de centres d'importantes perturbations dominant ou harmonisent les ondulations éma-

nées de centres moins importants. L'imitation d'exemples remarquables en quelque sens domine ou combine des imitations d'exemples moindres. Par exemple, le premier usage d'un aliment ou d'un stimulant est imité, mais par-tout le plus grand nombre de ces imitations cessent ou deviennent occasionnelles, tandis qu'une ou deux deviennent universelles. La consommation que fait l'Ecossais du whisky, l'Allemand de la bière, le Chinois de l'opium, en sont de bons exemples. De meilleurs encore, parce qu'ils sont plus spéciaux, nous sont fournis par la cigarette de l'Espagnol, la grande pipe de l'Allemand, la pipe de terre de l'Irlandais, le cigare de l'Américain. De même, certaines coupes et couleurs de vêtements, certaines méthodes de construction, certaines formes de langage, des divertissements particuliers, des croyances, des rites, jusqu'à certains crimes spéciaux, montrent une force étonnante d'exemplarité, en persistant alors que d'autres sont vite oubliés.

Dans toute population, par conséquent, il y a toujours lieu d'observer une conformité globale à certains types persistants d'action, d'expression, de caractère. C'est le processus socialisant dans son mode le plus subtil et le plus efficace. C'est bien celui-ci qui fonde, en définitive, les éléments divers de la population la plus hétérogène en un type homogène. Il crée un langage commun, des manières de penser communes et de communes façons de vivre. En détruisant ou en diminuant bien des différences initiales de langage, de croyance, de coutumes, il facilite les inter-mariages. C'est lui qui, peu à peu, fonde tous les éléments exotiques de la population des États-Unis dans un type américain persistant.

Néanmoins, l'imitation qui apaise d'anciens conflits en fait naître de nouveaux.

Les imitations ne sont jamais parfaites. Comme les ondes lumineuses, elles sont réfractées par leur milieu. Un mot passé d'une langue dans une autre n'est jamais absolument

le même mot que dans l'original. Les lois de Grimm et de Raynouard sont les lois de la réfraction de l'imitation. De même, les mythes, les religions, les lois, les arts sont modifiés en passant d'une race, d'une nation à d'autres. Sur une échelle moindre, les imitations sont modifiées en passant d'individu à individu. Comme toutes choses dans l'univers, les imitations se différencient.

Il arrive, par suite, que dans chaque esprit individuel, comme dans toute population individuelle, naît un conflit d'imitations. Quelquefois, ce conflit est une conquête ou, comme l'appelle M. Tarde, un duel, où succombe une des imitations antagonistes. Mais quelquefois le conflit aboutit à une combinaison, comme lorsque deux vagues synchroniques s'unissent en une vague complexe et plus puissante. Là, comme l'a montré M. Tarde, est l'essence de l'invention. C'est la création d'une nouvelle idée, d'une nouvelle pratique par une combinaison d'idées familières ou de pratiques courantes. C'est le phénomène psychologique analogue à l'union d'éléments parents dans un nouvel organisme différent des deux parents.

Ainsi de nouveaux exemples naissent constamment pour lutter contre les imitations acceptées. M. Tarde appelle imitations-habitudes, celles qui nous viennent du passé. Les meilleurs exemples se trouvent dans les arts les plus simples d'utilité, dans la langue et dans la loi. Il désigne par « imitation-mode » l'imitation d'exemples nouveaux ; comme les modes, les engouements, les révolutions.

Entre les imitations-habitudes et les imitations-modes, le conflit est incessant. L'imitation-mode débute par l'impression que fait un individu sur une masse. En se répandant à travers la population, elle devient l'impression faite par la masse sur l'individu. M. Tarde donne comme hypnotique, l'impression d'un homme sur une foule, et comme intimidative l'impression de la foule sur un individu. Le conflit est perpétuel entre l'individu qui voudrait fasciner la communauté par un exemple nouveau et la

communauté attachée à ses anciennes coutumes ; entre la foule qui voudrait intimider par un élan et l'individu qui voudrait y résister.

Donc, si l'imitation, en somme, harmonise une population et élargit la conscience d'espèce, jusqu'à un certain point elle différencie et oppose.

Partout, restent des causes persistantes d'antagonismes. Avant toutes autres, sont les instincts de conquêtes, conservés par la nécessité de détruire la vie, pour maintenir la vie. De plus, il y a les différences primitives de nature et de coutume que l'assimilation n'a pas encore effacées ou neutralisées. Enfin, les différences secondaires qu'amène chaque jour le conflit d'imitations.

On peut y ajouter une cause occasionnelle qui opère, parfois, avec une terrible efficacité. D'ordinaire, la recherche des aliments, dans les groupes, amène une rivalité ou une compétition parmi les membres de ces groupes et non pas une agression directe de l'un à l'autre. D'ordinaire aussi, les périls qui menacent l'un n'ont pas à être conjurés par le sacrifice d'un autre. Mais, quelquefois, des dangers se présentent auxquels échappent seuls ceux qui ont dépouillé tout scrupule ; quelquefois, l'agonie de la faim pousse le faible, sûr d'être repoussé et massacré, à essayer de voler, de tuer, de manger ses semblables. Le cannibalisme a son origine probable dans la famine.

L'antagonisme, cependant, se limite lui-même et se termine dans l'équilibre. Le très fort tue le très faible. Le très fort, s'il est anti-social, est écrasé par la supériorité numérique des individus de force moyenne et il est, ou tué, ou exilé comme, par exemple, chez les corneilles, dans les troupeaux de bœufs sauvages, chez les éléphants sauvages, et dans toutes les tribus d'hommes sauvages. La majorité est composée de membres dont la force est trop égale pour qu'un puisse espérer supprimer l'autre. L'équilibre des forces est cependant ébranlé de temps en temps, et de même rétabli, par des agressions fréquentes, des ven-

geances, phénomènes qui s'observent non seulement chez les animaux et les sauvages, mais malheureusement trop souvent dans les communautés civilisées. La tolérance et la justice ont, ainsi, leur source dans la force, leur base permanente dans la force et non pas dans les sentiments moraux, ni dans le calcul conscient de l'expérience qui, dans la civilisation, sont devenus des facteurs de la justice, si apparents qu'ils obscurcissent l'élément originaire. C'est là une vérité que reconnaissent pleinement aujourd'hui tous ceux qui écrivent sur l'éthique et la loi et qu'a éclairés l'étude de la jurisprudence comparée.

Lorsque la tolérance est fondée, la coopération et l'alliance sont possibles. L'aide mutuelle commence inconsciemment par une aide ou une protection accidentelle. La sélection naturelle la conserve et, à la fin, lorsque ses avantages sont compris, elle est consciemment perpétuée.

D'abord, l'aide mutuelle, dans les communautés, soit humaines, soit animales, est une coopération simple et momentanée. Les abeilles, parmi les invertébrés, les rats et les souris, chez les vertébrés, s'entraident souvent pour porter des objets trop lourds pour chacun. Les oiseaux faibles se protègent souvent mutuellement pendant la couvaison. Chez les eiders, plusieurs femelles couvent le même nid rempli d'œufs.

Fréquemment, ces formes simples de coopération sont systématiques. Les bandes de pélicans à la pêche forment un demi-cercle dans une baie et poussent les poissons au rivage. Les cochons sauvages se mettent en cercle autour des jeunes pour résister aux loups. Souvent la coopération chez les hommes est d'une égale simplicité. Dans un danger soudain, le noir Australien peut compter sur l'aide de tous les membres de sa horde. A des époques régulières, les Indiens Similkameen de la Colombie britannique se rassemblent pour chasser. Aidés par leurs chiens, ils battent la campagne sur des milles d'étendue, repoussent

les bandes de daims dans un cul-de-sac et les massacrent. De pareils exemples, dans la civilisation, sont offerts par les forestiers américains lorsqu'ils transportent les mardriers, qu'ils élèvent des cabanes ou battent leur grain.

Plus tard, cette coopération devient complexe par le développement de la coordination et de la subordination.

Les cacatoës et les perroquets mettent des sentinelles en garde pendant qu'ils se repaissent et écoutent leurs avertissements. « Avant de s'abattre sur un champ de blé, une bande de perroquets blancs d'Australie envoie une patrouille qui occupe la cime des arbres, près du champ, tandis que des vedettes perchent sur les arbres placés entre le champ et la forêt et transmettent les signaux. Si le rapport indique que tout va bien, une vingtaine de cacatoës se séparent du reste de la bande et volent jusqu'aux arbres les plus rapprochés du champ. Ils examinent longtemps tous les environs, et ce n'est que lorsqu'ils donnent le signal de la marche générale que la bande entière arrive en bloc et dévaste le champ en un moment. »

Les cerfs, les antilopes, les gazelles et les rennes montrent la plus grande vigilance pour protéger les troupeaux contre les carnivores. Ils ont des chefs et des sentinelles, comme d'ailleurs les bandes d'éléphants, de buffles, de chevaux et de singes. On a vu le chef d'une bande d'éléphants « reconnaître » un étang, placer avec soin cinq sentinelles dans le voisinage, et enfin rassembler et amener les quatre-vingts ou cent éléphants de la bande. Une troupe de babouins, sous la direction d'un mâle à tête grise ramasse de grosses pierres et d'autres projectiles et les fait rouler sur le versant d'une montagne, avec assez de force pour repousser une compagnie de vingt chasseurs.

Parmi les hommes sauvages, la coordination est ordi-

nairement plus développée que chez les animaux, quoique cette règle ait des exceptions. Parmi les civilisés, elle est spontanée comme l'aide mutuelle.

La communication, l'imitation développée, la tolérance et l'alliance sont les activités essentielles de l'association. Chacune caractérise un groupe important de phénomènes sociaux et, réunies, elles sont, par conséquent, les antécédents d'une grande portion de différenciation sociale. L'imitation est le grand facteur social de la vie économique. Combinée avec les facteurs individuels, elle est le fondement des désirs diversifiés et de l'industrie diligente. La tolérance est le fondement de la justice. L'aide mutuelle est la base de l'organisation économique et des alliances politiques.

L'association n'est parfaite, cependant, que lorsqu'elle est agréable, sympathique. Le véritable état social n'existe que lorsque l'association est devenue si agréable qu'il faudrait stimuler puissamment les instincts purement individuels pour contrebalancer l'élan social.

C'est par l'observation d'activités peu étudiées jusqu'ici que l'on peut comprendre la genèse du plaisir social et des formes supérieures d'association. Quand le groupe social, quelle que soit son origine, reste uni pendant plusieurs générations successives, les modes d'emploi de l'énergie se multiplient. Chez les adultes comme chez les jeunes, mais surtout chez ces derniers, cette dépense prend la forme du jeu. Les fêtes, ou la combinaison de l'amusement avec la satisfaction de l'appétit, viennent plus tard et sont plus agréables aux adultes. Dans les jeux ou dans les fêtes, qui sont d'abord le débouché spontané des énergies surabondantes, naissent de vrais forces sociales, produits d'une condition sociale qui, à son tour, contribue à l'évolution d'une condition sociale supérieure. Elles sont assez puissantes pour s'imprimer sur la nature humaine; elles commencent à agir sur l'individu lorsqu'il est à l'âge

le plus impressionnable et elles continuent assez longtemps pour obtenir des résultats persistants.

Le jeu a été le plus grand agent éducateur dans les communautés animales. Les jeunes oiseaux nés et élevés ensemble et beaucoup de jeunes mammifères passent littéralement toutes leurs journées, jusqu'à la maturité, à des jeux sans fin. « La vie en société ne cesse pas avec l'habitation des nids ; elle commence alors sous une nouvelle forme. Les jeunes s'unissent en bandes de compagnons, souvent d'espèces différentes. La vie sociale est pratiquée alors surtout pour elle-même — en partie pour la sécurité qui en résulte — mais principalement pour les plaisirs qu'elle donne. »

« Les villages des chiens de prairie en Amérique sont un des spectacles les plus attrayants. Aussi loin que l'œil peut embrasser la prairie, il découvre des mottes de terre et, sur chacune d'elles, un chien de prairie debout, conversant vivement avec ses voisins au moyen de brefs aboiements. Dès que l'approche de l'homme est signalée, tous plongent aussitôt dans leurs trous et disparaissent comme par enchantement. Dès que le danger est passé, ils se montrent bientôt. Des familles entières sortent de leurs galeries et jouent. Les jeunes s'égratignent, se bousculent et déploient leur grâce en se tenant debout pendant que les vieux font le guet. Ils se visitent et le sentier qui réunit leurs tanières prouve que ces visites sont fréquentes. Bref, les meilleurs naturalistes ont écrit quelques-unes de leurs meilleures pages en décrivant les associations des chiens de prairie en Amérique, les marmottes du Vieux-Monde et les marmottes polaires des régions des Alpes. »

De même, chez les humains, c'est dans les jeux de l'enfance qu'évoluent la sympathie sociale, le sens social, l'habitude sociale. Plus tard des fêtes périodiques et des divertissements plus ou moins élaborés, deviennent des moyens auxiliaires importants de l'éducation sociale.

Si l'on retirait de la vie sauvage ses fêtes et ses danses,

il y resterait bien peu d'activité sociale. La danse est à l'origine la dépense d'un surcroît d'énergie, aussi spontanée que les gambades des animaux, mais à la différence de celles-ci, ce plaisir humain est vite soumis à des formes conventionnelles. L'imitation cause cette transformation. Les danses les plus primitives des sauvages sont des imitations des animaux ou d'événements familiers. Les Tasmaniens imitent surtout les kangourous, le tonnerre, les éclairs. Les Australiens du Sud en arrivent à représenter des chasses ou des batailles d'animaux. Les Caraïbes du Brésil ont pour sujet favori la représentation des efforts que fait un jaguar pour faire sortir un agouti de son trou. La danse des Esquimaux est souvent une imitation burlesque d'oiseaux ou d'animaux familiers, accompagnés de chants et de pantomimes. Quelquefois les femmes sauvages ont des danses particulières rappelant des faits de leur propre existence. Les danses des enfants ont souvent un caractère plus impromptu que celles des adultes.

Beaucoup de jeux usités par les civilisés se retrouvent chez les sauvages et les barbares. Le tir à la cible avec la fronde, l'arc ou le fusil, le jeu de cache-cache, sont universels. Les sports des sauvages et des barbares prouvent souvent un degré étonnant d'ingéniosité et d'adresse. Les enfants des Hébrides attachent des pierres au haut d'une baguette de cotonnier et, du rivage, jettent les baguettes ainsi lestées au delà de la barre. Les pierres sont justes assez lourdes pour maintenir les baguettes verticales et pour ne pas les entrainer au fond de l'eau. Le gagnant est celui dont la baguette reste la dernière après que les autres ont perdu leurs pierres ou ont été jetées sur les brisants.

Presque tous les jeux se servent de la rivalité et des épisodes d'un combat. Un des meilleurs exemples est le jeu de l'arc chez les Indiens Unpo des bords de l'Amazonie. Deux camps, d'une vingtaine de guerriers chacun, visent leurs adversaires et leur lancent les dards tout en attrapant, avec une adresse étonnante, ceux qui leur

sont lancés. Un exemple intéressant des relations primitives des sexes nous vient de l'île de l'Alouette, dans la Nouvelle-Guyane. Au clair de lune, les femmes élèvent sur la côte une grande montagne de sable. Elles s'asseyent sur le haut, chantent et défient les hommes de les faire partir. Un par un, les hommes viennent et bâtissent une montagne pareille. Les deux bandes chantent ensemble. Soudain, un homme fait un bond et s'empare d'une femme. Toutes ses compagnes viennent à la rescousse pendant que les hommes secondent l'agresseur. Une mêlée générale s'ensuit, non sans causer quelque sérieux dommage.

Dans les plaisirs sociaux des êtres humains, deux éléments se trouvent qui, à ce que nous en savons, ne sont pas employés par les animaux inférieurs. Après la rivalité, c'est le hasard qui est le grand attrait du jeu, dans tout l'univers. Le jeu de hasard est une passion maudite. Le goût des stimulants l'est aussi. Peu de tribus ignorent les boissons enivrantes ou les narcotiques. Si déplorables que soient les conséquences du jeu de hasard et de l'ivresse, la véridique observation est obligée d'admettre qu'aux premiers stades du développement social ces vices ont eu une fonction utile, et que là est évidemment l'explication de leur surprenante vitalité. Ils ont été les excitants grossiers du sentiment social dans de grossières natures.

De plus, chez ces hommes rudes, les boissons enivrantes et les narcotiques ont, sans nul doute, contribué à changer la fonction physiologique de manger en une fonction sociale de fête. Dans toute tribu sauvage ou barbare qui a appris à boire et à fumer, les fêtes sont les plus communs des plaisirs sociaux et forment un vigoureux lien social.

Le jeu spontané, la danse conventionnelle, les jeux de hasard, les fêtes, l'ivresse se combinent en fêtes systématiques périodiquement répétées. De telles occasions ont leur importance en contrebalançant les nombreuses

causes d'antagonisme de la vie sauvage. Le korroboree, ou fête de l'indigène australien, a été peut-être le plus efficace des moyens qui ont conservé des relations amicales entre les tribus. C'est surtout vrai du « kobongo korroboree », qui avait lieu une fois par an. Pendant les jours qui précédaient le festival, les bandes s'assemblaient, venues de près ou de loin, portant avec elles des quantités de miel sauvage, de kangourous, d'opossums, d'émous, de canards sauvages. Les fêtes duraient plusieurs jours et finissaient par une danse particulière au clair de lune, qui se continuait jusqu'à épuisement des danseurs. La pacification de deux tribus après une guerre était toujours marquée par un korroboree.

Si les plaisirs sociaux de la civilisation se distinguent par une plus grande variété, par un plus grand raffinement que ceux de la sauvagerie, ils n'en diffèrent pas essentiellement. La danse, de la polka impromptu du gamin des rues jusqu'aux bals masqués; les représentations dramatiques, du théâtre de salon au grand opéra; les jeux d'adresse, des billes jusqu'aux courses de yacht; les jeux de hasard, de la « morra » à la roulette et au « book-making »; les fêtes, dans tous leurs degrés, sont des amusements universels. On ne peut exagérer leur influence sur l'expansion des sentiments sociaux. Selon leur caractère bon ou mauvais, ils unissent ou démoralisent une population. Leurs effets s'aperçoivent surtout là où la civilisation est grossière, et où elle commence précisément à pénétrer une classe qui en était privée. Ils ont été un agent important dans l'évolution des communautés de l'Ouest des États-Unis. « Quelques-uns des pionniers gardaient encore un peu de l'austérité presbytérienne en ce qui touche les divertissements; mais en règle générale, ils aimaient les courses de chevaux, la boisson, la danse, les courses à pied. La récolte du blé, le battage du lin, le charriage des bois, la construction des huttes, le bouillage du sucre d'érable, étaient des occasions de gaité bruyante